
 LE NUMÉRO: 20 CENTIMES

LA

COOPÉRATION DES IDÉES

Revue mensuelle de Sociologie positive

RÉDACTION ET ADMINISTRATION

PARIS — 17, Rue Paul-Bert, 17 — PARIS

SOMMAIRE :

LA RÉDACTION	***	Notre But.
		<i>La Coopération des Idées pour l'instruction supérieure du peuple.</i>
GABRIEL SÉAILLES	}	<i>L'instruction supérieure du Peuple.</i>
CH. WAGNER		
G. DEHERME		<i>Les Prévisions Sociologiques.</i>
H. D.		<i>L'Association morale.</i>
A. BELLAIGUE		<i>La Science morale.</i>
G. DEHERME		<i>Les livres qui font penser.</i>

Abonnement annuel: France, 3 fr. — Etranger, 4 fr.

PARIS

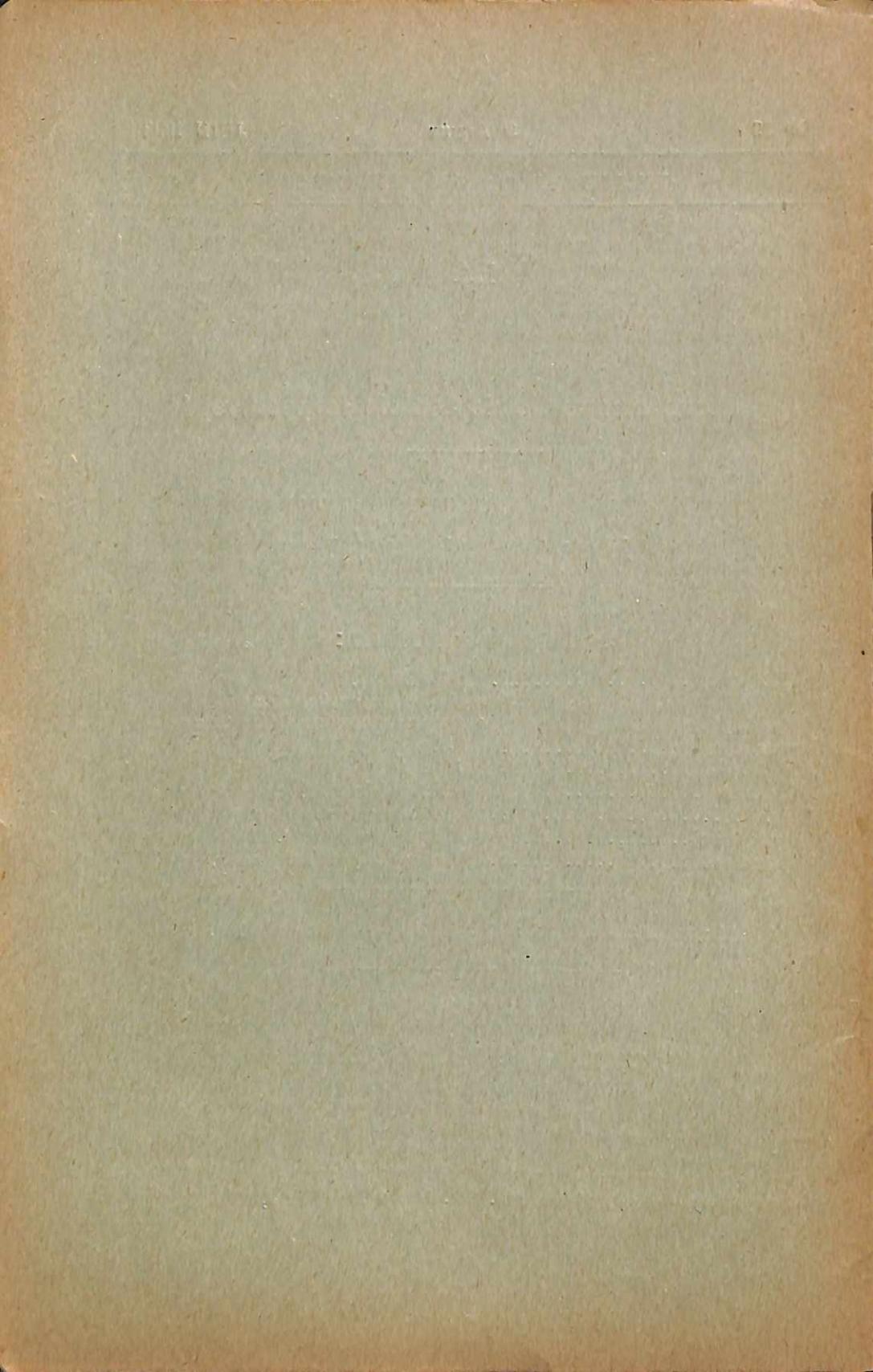
V. GIARD et E. BRIÈRE, EDITEURS

16, Rue Soufflot, 16

1898

LIBRAIRES CORRESPONDANTS :

KATS, 21, rue Courte du Jour, à GAND. | P. KATS, 97, rue Neuve, à BRUXELLES.



LA COOPÉRATION DES IDÉES

De divers côtés, on nous demande de préciser le but que nous poursuivons. On s'inquiète de notre indépendance et de notre impartialité. Nous croyons donc utile de reproduire notre article-programme du premier numéro :

NOTRE BUT

Notre publication s'adresse tout particulièrement à l'élite prolétarienne, aveuglée et corrompue par un socialisme de sentiment et d'appétits. Nous voulons éveiller les énergies latentes : celles qui s'ignorent et celles qui se dépensent en vain pour les rêves communistes chimériques et rétrogrades.

Les socialistes oublient que le mal social n'est pas dû uniquement à une cause économique. Réformer les lois sociales, modifier les tarifs douaniers, bouleverser le budget, changer le mode de répartition des richesses, réglementer la production ; en un mot, appliquer législativement ou révolutionnairement les programmes socialistes ne suffirait point à supprimer le mal. On ne crée pas de l'être avec du néant. La liberté et la justice ne se décrètent ni ne s'imposent. La Providence, — et sous un vocable autre, c'est bien la même idée absurde qui plaît tant à l'inertie et à la veulerie, — qu'elle soit divine, législative ou révolutionnaire n'a pas ce pouvoir de création absolue.

La société n'est peut être pas tout à fait, comme le veut Spencer, la somme des individus qui la composent : on n'additionne que les semblables. Les individualités étant hétérogènes, il en résulte une combinaison. Mais cette combinaison est le produit des éléments qui la créent. C'est une *somme chimique*, voilà tout, un peu plus complexe qu'une somme mathématique. La société n'est qu'un effet. C'est l'individu qui est la cause. Agir sur l'effet, c'est être empirique. Les socialistes sont des empiriques, — comme les politiciens.

La *Coopération des Idées* ne suivra pas les errements de ses aînés en socialisme. Elle se propose de travailler à la diffusion de la science sociologique. Les aspirations populaires seront plus fortes lorsqu'elles seront conscientes. Nous ne parlons pas, bien entendu, de cette fausse science, desséchante, étroite, stérile, qui se contente d'accumuler sans méthode, sans tenir compte de la série, des faits plus ou moins bien observés ; mais de la véritable science large, élevée, puissante, qui, avec toute la prudence d'une induction méthodique, après une sévère sélection, synthétise les faits, formule les rapports nécessaires qui les enchainent et, par la suite, s'exhausse jusqu'aux généralisations vastes et fécondes qui propulsent l'humanité vers le Mieux.

C'est ainsi, logiquement, que nous formulerons l'Idéal immarcessible de justice et de liberté. Cet idéal est assez beau pour être géniteur d'apôtres, diane

joyeuse des enthousiasmes juvéniles ; il est assez positif pour être réalisable, en partie, par notre génération.

Régénérer l'individu pour améliorer l'état social ; fortifier les volontés actives, développer le pouvoir d'inhibition pour accroître la liberté ; nourrir l'intelligence, exalter les facultés cérébrales, élargir la conscience pour qu'il y ait plus de justice en ce monde et plus de bonté : voilà l'œuvre audacieuse que nous entreprenons, — but et moyens.

LA RÉDACTION.

LA COOPÉRATION DES IDÉES

pour l'enseignement supérieur et l'éducation éthique-sociale du peuple

Notre tentative a parfaitement réussi. Tous les soirs, très régulièrement, nous avons un public d'ouvriers très intelligents et très attentifs.

Les conférenciers ont su les intéresser aux questions artistiques, philosophiques, morales, scientifiques et sociales, les plus hautes, les plus troublantes. Les conversations qui suivent sont toujours très animées. Les penseurs les plus éminents et les travailleurs les plus humbles se comprennent. Les uns et les autres deviendront des amis.

Nous continuons donc, satisfaits de notre expérience et assurés du succès certain de nos efforts, et, de nouveau, nous faisons un appel pressant à tous les hommes de bon vouloir.

Nos lecteurs recevront avec ce numéro le programme du mois de juin.

Pour quelques privilégiés, voici les vacances. Le peuple, lui, n'en a pas. Nos causeries ne subiront donc aucune interruption. Nous avons éveillé chez nos amis le désir des belles choses, des grandes idées et des pures vérités : il est de notre devoir de le satisfaire, d'exciter encore plus ce noble désir. On ne dose pas l'idéal. Mais la grande difficulté sera de trouver des causeurs pendant cette période de juillet, août et septembre. Néanmoins, nous espérons n'en point manquer.

Que tous ceux qu'intéresse une telle œuvre, et ils sont nombreux, n'attendent pas que nous sollicitons leur concours par lettres. Le temps nous manque pour les écrire, et l'argent pour les envoyer. Que tous ceux qui ont l'intention de nous aider dans notre tâche nous fassent connaître le plus tôt possible :

- 1° *Le nombre de causeries qu'ils peuvent faire ;*
- 2° *S'ils peuvent nous en assurer périodiquement ;*
- 3° *Leurs dates, les jours qu'ils préfèrent ;*
- 4° *Le groupe qu'ils peuvent se charger d'organiser ou de contribuer à organiser.*

Tous ces renseignements nous sont indispensables. Sans ces renseignements nous ne pouvons utiliser les bonnes volontés qui s'offrent.

Nous devons signaler un obstacle que, parfois, nous avons eu beaucoup de peine à surmonter. Nous voulons parler du remplacement, au dernier moment, des conférenciers qui, pour une raison ou pour une autre, ne peuvent venir le jour convenu. Cela produit un très mauvais effet sur notre auditoire. Mais cela ne peut pas toujours être évité. Dans ce cas, nous conjurons nos amis de nous

prévenir au moins huit jours à l'avance, ou, mieux encore, de nous désigner eux-mêmes leurs remplaçants. Notre groupe A compte en ce moment à peu près 50 ouvriers inscrits, en tout 70 adhérents.

Peu à peu, dans d'autres quartiers, vont s'organiser d'autres groupes, dans le XIV^e arrondissement, à Belleville, à Montreuil. A la fin de l'année, nous aurons probablement deux groupes au moins à Paris. Et l'œuvre ne tardera pas, nous en sommes persuadés, à s'étendre en province.

Elle répond à un besoin urgent, fortement ressenti. On voit qu'il faut créer enfin un esprit public en France, donner au peuple une direction générale. Une nation ne vit pas des formules creuses des programmes, des expédients politiques. A l'esprit de lutte des partis et des sectes, nous voulons substituer l'esprit de paix. De toutes les chimères, de toutes les utopies, nous n'en rejetons *a priori* aucune. Seulement, nous nous préoccupons uniquement de préparer les hommes à les vivre. Comme nous l'avons déjà dit, nous voulons créer le « noyau vivant de la nouvelle société. »

L'INSTRUCTION SUPÉRIEURE DU PEUPLE

M. Gabriel Séailles, très malade, astreint à un repos absolu, n'ayant pu faire à la date fixée la causerie d'ouverture, nous adresse la belle lettre qui suit. Elle fut lue à notre première réunion, avant l'intéressante causerie de M. le pasteur Ch. Wagner dont nous publions plus loin le résumé :

« Mon cher Monsieur Deherme,

« Je regrette bien vivement de manquer à la parole que je vous avais donnée, mais je suis condamné, par l'état de mes yeux, à un repos absolu. Nous avons aussi nos accidents du travail. Je me console en pensant que M. Wagner a bien voulu me remplacer.

« Il aime la justice et la vaillance, avec la force et la santé de l'esprit, il a le secret des paroles fraternelles qui suscitent et confirment les bonnes volontés. On a voulu opposer l'élite intellectuelle à la masse de la nation, j'aurais aimé à dire toutes les raisons qu'ont de s'aimer et de s'unir ceux qui travaillent et ceux qui pensent : le peuple n'a pas d'intérêt contre la vérité. Nous gagnerons à nous connaître. Mais la fin que nous nous proposons ne doit être en aucun cas de créer une caste nouvelle, d'augmenter le nombre des bourgeois ou d'en faire une espèce inédite. Il importe qu'il se forme une élite ouvrière, non pas pour qu'elle se sépare aussitôt des plus ignorants et des plus faibles, mais bien au contraire pour qu'elle les élève, pour qu'elle les entraîne et pour que, coordonnant les efforts, elle assure l'émancipation progressive de tous et l'avènement de tous à l'humanité.

« J'espère pouvoir bientôt, s'il n'est pas trop tard, dire ce que je pense et ce que j'attends de votre courageuse entreprise.

« Je suis aujourd'hui du moins avec vous de cœur et de pensée.

« Recevez, mon cher Monsieur Deherme, pour vous et tous vos amis, l'assurance de mes sentiments les plus dévoués.

« GABRIEL SÉAILLES. »

Voici le résumé de la causerie d'ouverture faite par M. Ch. Wagner et qui a obtenu le plus grand succès :

Messieurs et chers concitoyens,

Nous regrettons d'autant plus, ce soir, l'absence de M. le professeur Séailles que c'est par une grave raison de santé qu'il est retenu chez lui. En son absence M. Deherme, qui s'est appliqué avec un zèle persévérant à organiser ces rendez-vous, m'a confié le soin de vous en expliquer le but et l'intention. Je suis heureux de m'associer à une entreprise dont le succès et la diffusion me paraissent d'une grande portée pour notre avenir social.

Que venons-nous faire ici ? L'affiche qui vous a convoqués porte ce titre : Coopération des Idées pour l'éducation supérieure du peuple. C'est donc ici une entreprise de mutualité au premier chef, de mutualité intellectuelle et morale. Tous en profiteront, ceux qui feront office d'enseigner et ceux qui feront office d'apprendre, ou mieux, ils seront tour à tour professeurs et écoliers.

C'est une classification superficielle que celle qui divise le monde en savants et en ignorants. Personne n'est complètement l'un ou l'autre. On est toujours le savant de quelqu'un et toujours aussi, le plus souvent, on est un ignorant. D'autres fois on est à moitié renseigné, on sait mal, et c'est un danger surtout si l'on veut se prévaloir de son demi savoir pour trancher sur toutes les questions.

Ayons l'humilité de nos ignorances et, fraternellement, mettons notre savoir en commun. C'est ce qui se pratique dans la République supérieure de la science. Les savants savent surtout ceci : ce que l'humanité est parvenue à savoir au prix de ses efforts n'est qu'une mince parcelle des choses qui sont à connaître. Et de ce savoir humain si fragmentaire chaque savant ne possède pour lui qu'une branche. La division du travail s'impose par l'immensité de l'œuvre et la faiblesse des ouvriers ; mais elle ne doit pas aboutir au chaos et à la stérilité. Il faut que ceux qui cherchent mettent bout à bout leurs trouvailles et se complètent réciproquement. Les savants épris de vérité se gardent donc de toute envie, de toute mesquine concurrence. Sans regarder aux personnes, aux différences des opinions, sans se soucier d'aucune distance et d'aucune frontière, ils apportent leurs glanures à la grande gerbe. Une des grandeurs de la science est son désintéressement, sa tendance constante à la collaboration supérieure pour la conquête de la vérité.

Si des séparations, des conflits, des schismes pouvaient surgir entre les hommes de science appartenant à des opinions différentes, à divers groupements d'idées ou d'intérêts matériels, ce serait une calamité.

Eh bien, il est un état de choses tout aussi regrettable, tout aussi préjudiciable au progrès social que le serait la zizanie des savants au progrès scientifique : je veux parler de la distance, de la séparation qui existe entre l'homme d'études et l'homme de travail manuel. Il y a entre ces deux catégories de concitoyens une distance morale infiniment regrettable pour les uns et les autres. Ils parlent une autre langue, vivent d'une autre vie. On fait le tour du monde, on explore les continents inconnus et l'on ne connaît pas ses compatriotes. Et pourtant la nécessité nous a fait collaborateurs, hommes d'études et hommes du travail manuel. Nous ne pouvons rien les uns sans les autres ; nous sommes faits les uns pour les autres. De notre pénétration sortirait la santé, la vigueur du corps social, l'orientation sûre de l'esprit public. Et nous nous consumons dans l'isolement, que dis-je, nous entretenons peut-être de mutuelles méfiances, parce que l'inconnu inspire de la crainte et non de la confiance. Il faut absolument nous rap-

Procher pour mieux nous connaître et nous apprécier. Or comme les petits cadeaux font les bons amis, nous commencerons par un échange de bons procédés. Chacun apportera au colloque le fruit de son expérience comme il offrirait les fleurs ou les fruits de son jardin. Rien n'est plus agréable que d'enseigner en causant, sans avoir pour but un examen ou pour auditeurs des personnes qui font profession de s'instruire en vue d'une carrière. Rien n'est plus agréable que de s'instruire en écoutant causer sans y être contraint par aucune règle d'école. On fait là du travail libre, aimé, fructueux. Et pour être plus jovial, il n'en est pas moins sérieux.

Il ne faut pas s'imaginer que les procédés scolaires soient les seuls qui arrivent à enseigner quelque chose de solide. Un homme qui connaît bien sa branche peut en faire profiter tout autre homme de culture moyenne et d'intelligence normale. Pour cela il n'a qu'à rechercher les expressions populaires, les images et les comparaisons simples. L'histoire, les sciences naturelles, les sciences sociales d'une part; la poésie et les beaux-arts, la morale, l'hygiène de l'autre, ont de si grands rapports avec la vie de tous les jours que tout homme qui a un peu de réflexion et de saine curiosité peut être initié à ces branches de la connaissance et de la pensée humaine.

Il y a là de quoi remplir les heures de loisir, ennoblir la vie, élargir l'horizon. Le savant n'a qu'à gagner à se faire simple et populaire. Non seulement c'est son devoir, c'est aussi la source de ses plus pures satisfactions. Il n'y a pas de bonheur supérieur à celui d'enseigner ce que l'on sait à un auditoire avide et attentif, d'autant plus vibrant qu'il est moins blasé.

D'ailleurs l'homme de pensée a beaucoup à chercher et à apprendre chez les artisans et les ouvriers. Vous ne pouvez pas vous imaginer les masses de choses qui vous sont familières et qu'il ignore. A votre contact, il les apprendra. Il verra mieux votre vie, votre pensée. Et de ce contact réciproque sortira la sympathie qui vaut mieux encore que tout ce que vous vous enseignerez les uns aux autres. Ainsi nous créerons la république supérieure des bonnes volontés. Au lieu de nous rencontrer seulement de loin en loin pour nous exploiter les uns les autres en temps de grève, d'élection ou pour tout autre but intéressé, nous voisinerons pour notre plaisir, pour satisfaire notre besoin de fraterniser.

Enfin je souhaite à ces colloques une grande animation, une cordialité qui naîtra de l'habitude de se rencontrer et du charme qu'il y a à se retrouver. Le but est excellent, l'intention généreuse, les moyens de les réaliser simples. Que faut-il de plus pour croître et multiplier ?

C. WAGNER.

LES PRÉVISIONS SOCIOLOGIQUES

La sociologie ne peut être une discipline féconde que si elle a le caractère scientifique de prévoir.

La prévision sociologique est-elle possible ? Littré en doute : « La hiérarchie des sciences, dit-il, établit que plus une science est simple, plus la prévision y est étendue, et que plus une science est compliquée, plus la prévision y est restreinte. La sociologie n'a jusqu'à présent qu'un linéament général ; le reste, elle ne le voit pas à longue portée ; sa prévision, qui n'équivaudra jamais à celle

des sciences inférieures, s'accroîtra à mesure du progrès des études sociales (1) ». Spencer n'est pas plus affirmatif. S'il semble admettre parfois la prévision sociologique, comme on le verra plus loin, dans son *Introduction à la Science Sociale*, il la rejette en arguant de la complexité des phénomènes sociaux. Et c'est évidemment l'objection la plus sérieuse qu'on puisse soulever.

Or, c'est précisément la multiplicité et la diversité des facteurs qui, en compensant les pertes des uns par les gains des autres, permettent d'avoir une vue approximative, très générale sans doute, mais très nette, des formes futures (2). La statistique toute entière, dont la valeur scientifique est incontestable, repose sur cette loi. Il suffit d'en tenir compte. Oui, une science très simple facilite mieux la prévision qu'une science compliquée, mais il n'en est pas de même à un degré d'extrême complication.

Si le crime était un phénomène social simple dont l'étiologie fût simple, on ne pourrait prévoir quantitativement et qualitativement le taux et l'espèce de la criminalité. Une circonstance quelconque, agissant sur un facteur unique, dérangerait les meilleurs calculs.

On peut fort bien, au contraire, fixer à l'avance le nombre de crimes qui se commettront dans l'année, leur genre, le mois de leur maximum et celui de leur minimum, le sexe, l'âge et les antécédents judiciaires des délinquants, etc. Et cela, parce que le crime est un phénomène extrêmement complexe, produit par des facteurs multiples. Si une cause imprévue agit sur l'un de ces facteurs, d'autres contingences compensent et annihilent cette action.

« L'avenir le plus probable, écrit M. Charles Richet (3), c'est la continuation de l'état actuel : non pas de l'état actuel *statique*, mais de l'état actuel *dynamique*. Etant donné un mobile qui se déplace suivant une certaine courbe, on peut, d'après la connaissance des éléments de sa courbe, prévoir quelle sera à tel ou tel moment, sa position dans l'espace. Certes, les événements humains n'ont pas la régularité d'un corps qui se déplace, mû par une force constante, mais ils approchent évidemment de cette régularité; et la courbe graphique des phénomènes humains du passé indique quelque chose des phénomènes humains de l'avenir. On a dit : *Le passé est gros de l'avenir*. Cela n'est pas contestable. Si notre connaissance du passé était plus complète, nous pourrions bien mieux prévoir l'avenir. Les statistiques anciennes ne servent qu'à cela; mais on ne peut leur refuser cet avantage. A condition qu'elles soient d'une perfection infinie, elles fourniraient la notion exacte de tout l'avenir. » Est-ce à dire, comme l'affirme M. Maurice Pujo, dans son livre remarquable : *la Crise morale*, est-ce à dire que la science n'est qu'une stérile lumière? C'est bien près d'être un paradoxe. « Appliquées à la Société, dit-il (4), les prévisions de la science permettront sans doute à cette société de se rendre logique avec elle-même, de se rendre homogène dans toutes les parties, (c'est ce que rêve le collectivisme); mais ce sera un régime étouffant et trop étroit que des nouveautés imprévues déborderont de toutes parts ». Il ne faut pas confondre le collectivisme avec la sociologie. Celui-

(1) — É. Littré. — *Conservation, Révolution et Positivisme*, p. 481.

(2) — Ainsi que le fait remarquer justement M. Ch. Gide (*Principes d'économie politique* p. 9). En matières sociales, nous n'avons aucun intérêt à prévoir la conduite des individus : « la seule chose qui nous importe, c'est la conduite des hommes considérés en masse : Nous n'avons besoin pour nos prévisions et nos calculs que de moyennes ».

(3) — *Dans cent ans*, 2^e éd., p. 102 et 103.

(4) — *La Crise morale*, p. 210.

là est un système mort avant d'avoir vécu, celle-ci est une synthèse vivante et vivifiante. Elle dépasse le matérialisme historique : elle est humaine.

Le fatalisme économique de Marx est une erreur grossière. Pourquoi une forme économique changerait-elle, pourquoi les conditions de la production se modifieraient-elles, si l'état intellectuel et moral n'en est que le reflet ? Dans cet hypothèse, l'adaptation parfaite de l'individu à son milieu social est nécessaire, et cela étant, les transformations ne s'expliquent point. L'ordre parfait ne saurait se déranger. S'il y a changement, c'est que l'individu aspire à changer le milieu social dans lequel il ne se sent plus à l'aise. L'égoïste même le plus absolu n'est pas mu par l'intérêt en soi, ce qui est une absurdité, mais par l'idée, plus ou moins juste, qu'il se fait de l'intérêt. L'évolution sociale n'est pas la résultante des antagonismes et des luttes de classe, elle se fait par des accords nouveaux qui sont des complexités nouvelles de la morphologie sociale. Nous n'allons pas à l'homogène des primitifs communismes, mais à l'hétérogène, à l'épanouissement de la vie, à la richesse croissante des sentiments, des émotions, des idées et des volontés. L'histoire n'est que l'évolution de la solidarité humaine.

M. Maurice Pujo objecte que les lois de l'induction « grâce auxquelles la science peut progresser et prévoir n'ont pas leur principe dans la science elle-même : elles s'appuient sur un idéal où elles se résument, sur un esprit où elles se rejoignent ». Mais l'idéal et l'esprit sont eux-mêmes objets de science. Je veux parler de la sociologie. Dans ses prévisions, elle tiendra compte et de la puissance des sentiments et de la force de la volonté. Et elle peut les évaluer, car ils ont leurs lois. La sociologie n'est pas une mathématique ou une logique seulement ; elle est l'universelle synthèse du savoir.

Ici intervient un nouveau facteur. J'ai choisi à dessein pour exemple le crime, qui est dans l'ordre de la pathologie sociale, lequel est celui de l'inconscient.

Dans cet ordre, la présomption est moins certaine que dans celui des faits normaux, où la volonté sociale joue un grand rôle.

Lorsque les premiers Chrétiens attendaient dans l'extase la réalisation des farouches prophéties du Voyant de Patmos, ils ne pouvaient, malgré l'ardeur de leur foi, contribuer à cette réalisation. Il n'en eût pas été de même de prophéties sociales. La foi eût fait naître les conditions génitrices du monde entrevu, en contrariant même, dans une certaine mesure, le courant de l'universelle évolution.

L'hétérogène est toujours le plus instable, le complexe toujours le plus modifiable et, naturellement, le plus désordonné. Comte voyait là « le fondement scientifique des espérances rationnelles d'une réformation systématique de l'humanité » (1)

La sociologie positive a donc le caractère de prévision parce qu'elle est une science, parce qu'elle est surtout inductive ; mais elle l'a au plus haut degré parce qu'elle est une synthèse directrice. En traçant le schéma des formes futures de la Société, elle créera les énergies qui vivifieront ces formes.

Dans le n° 1 de la *Revue philosophique*, p. 61, H. Spencer montrait ainsi les conséquences pratiques de la prévision sociologique : « La connaissance des rapports réciproques entre les divers caractères des hommes et les caractères des Sociétés qu'ils constituent doit exercer une profonde influence sur nos idées

(1) — A. Comte. — *La Philosophie positive*, p. 283, cité par H. Denis, *De la Mission de la Philosophie positive*, p. 27.

d'organisation politique. Quand on comprendra bien la dépendance réciproque qui existe entre la nature et l'individu et la conformation sociale, on pourra se rendre un compte plus exact des changements qui se produisent actuellement et de ceux qui se produiront bientôt. Quand nous serons à même de bien comprendre le développement mental dans ses rapports avec les conditions sociales qui modifient constamment l'esprit, pour être à leur tour modifiées par lui, nous serons aussi heureusement à même de prévoir les effets les plus éloignés que produiront les institutions sur le caractère, et nous pourrons éviter les graves inconvénients que cause aujourd'hui une législation ignorante. »

Ce qui fit la force du socialisme « utopique », c'est qu'il faisait entrevoir au peuple un monde de justice et de fraternité. Le *Voyage en Icarie*, pour médiocres qu'en fussent la forme et le fond, a suscité des enthousiasmes. Ce qui tue le néo-socialisme, c'est qu'il ne peut s'élever au-dessus des sèches formules et qu'il est inapte à concevoir l'organisation d'une Société nouvelle. Il s'imagina scientifique : il est empirique. Les essais des Edward Bellamy, de M. Brissac, etc., sont les pâles copies des attachantes rêveries communautaires, saint-simoniennes ou phalanstériennes. Cependant, il faut convenir que celles-ci étaient trop subjectives. Sans doute, elles enflammaient l'âme naïve du peuple ; mais, chimériques, elles étaient grosses de déceptions.

Il n'en saurait être de même pour la sociologie qui, dans ses prévisions, tiendra compte de toutes les conditions et de leur déterminisme.

Mais, dans ces conditions, il faut faire une part au sentiment, à la connaissance et à la volonté. Et ce sont ces conditions psychologiques qui combleront les lacunes de notre persistant subjectivisme. Le bien, c'est de l'énergie. Plus la source d'énergie sera profonde, plus le bien créé sera grand.

La sociologie doit s'élever toujours plus haut dans ses idéales projections. Elle ajoutera à la vitesse acquise dans le passé, celle qu'augmentera l'avenir. Ses prévisions seront plus que des inductions, car les volontés sont les grandes forces sociales, elles seront un idéal.

Et cet idéal sera la radieuse réalité de demain parce qu'il sera fondé sur l'évolution normale et orné magnifiquement par nos ardents désirs. L'homme va s'affranchir du *fatum* antique. Il va diriger les forces sociales à l'aide de cette autre force nouvelle et grandissante : la volonté consciente.

La sociologie prévoira ce que l'homme jugera sage et glorieux de vouloir. Et toujours cette prévision se réalisera en raison même de nos efforts.

La sociologie ne s'attardera pas à l'œuvre vaine de délimiter le champ du possible. Son rôle, au contraire, est d'éloigner de plus en plus les bornes de ce champ, et d'élargir toujours plus les possibilités de liberté, de justice et de solidarité. La sociologie est une science vivante, une science humaine. Elle ne prévoit que pour augmenter le vouloir conscient. Ses lois ne peuvent être que des principes d'action. En vertu de leur multiplicité et de leur complexité, ces lois ne limitent en rien le pouvoir de l'homme. Le socialisme affirme la fatalité sociale ; la sociologie la nie.

G. DEHERME.

L'ASSOCIATION MORALE

L'idée qu'exprime si mal ce titre repose sur une remarque très simple qu'il est nécessaire d'indiquer avant tout.

On parle beaucoup de la haine sociale que l'on prétend invincible : on concrétise cette idée en imaginant un fossé infranchissable qui sépare les classes et qui ne se comblera jamais si ce n'est de cadavres.

Ce sont des amplifications de politiciens et de rhéteurs. Pour que toute conciliation soit impossible, il faut entre les individus comme entre les partis qu'il n'y ait de place au soleil que pour l'un d'eux. Il n'y a que les questions de pain ou de passion qui décident l'homme, naturellement attaché à la vie, à préférer la mort à la souffrance.

Il y a place pour tout le monde. Si les uns n'ont pas assez, si les autres possèdent trop, une contribution volontaire du luxe, un abandon du privilège suffirait à satisfaire les besoins de la pauvreté. C'est ce qu'il faut obtenir, et ce serait facile si les pauvres et les riches, les ouvriers et les bourgeois se connaissaient davantage. Courbés par l'avarice sur leurs sacs d'or qu'ils étreignent, et qui leur garantissent la vie bonne, les riches font écarter ceux dont les yeux luisants de convoitises les inquiètent. Tout bourgeois s' imagine vivre dans un cercle de loups qu'il faut éloigner pour n'être pas mangé.

Comment se connaîtraient-ils ? Totalement séparés les uns des autres, ils ne voient que leurs manifestations extérieures et actives qui constituent leurs dissemblances. Ils ne voient que leurs fonctions sociales, l'oisiveté et le travail, l'habit et la cotte qui les différencient.

Le riche voit le pauvre au travail et il évite de le frôler pour ne pas salir ses vêtements : il s'écarte pour ne pas sentir l'odeur de sa misère ; il le voit dans ses joies qu'il trouve brutales ; si une raillerie populaire, méritée par un ridicule de son inutilité oisive, vient écorcher l'estime vaniteuse qu'il a de lui-même, porter atteinte au respect auquel il prétend, il s'écriera — je l'ai entendu — « je hais l'ouvrier. »

Indigent devant le superflu qui s'étale, irrité par ses besoins insatisfaits, le pauvre hait dans le riche l'être repu, bien vêtu, bien nourri, qui lui vole sa part et qu'une organisation sociale forte en face de son isolement impuissant le contraint à respecter.

Qu'ils apprennent donc à se connaître avant que de se haïr ; qu'ils s'observent seulement. Les pauvres verront qu'il n'y a pas dans les yeux de tous les riches seulement l'éclair froid du mépris, mais plus souvent encore les chaudes lueurs de la sympathie, et que si les mots s'arrêtent au bord des lèvres, c'est par crainte d'un mauvais accueil. Les riches verront qu'une parole cordiale ou consolante effacera du front du pauvre le plissement haineux qui les éloigne.

Mais il faut que les uns et les autres laissent de côté leur défiance et leur orgueil. Que le riche fasse le premier pas ; il lui est plus facile de le faire ; quand le pauvre semblerait faire une démarche humiliante ou suspecte, le riche — à moins qu'on ne l'accuse de faire de la politique, suspicion naturelle que le temps dissipera — mettra sa fierté à l'abri d'une interprétation malveillante, parce que son action n'aura pas un mobile intéressé immédiatement sensible.

Il faut que les individus se rencontrent et non pas des collectivités et des foules, dont l'esprit exagère et dénature les sentiments des êtres qui les composent. L'accord est facile entre les individus, parce qu'ils peuvent mieux se connaître, mieux s'étudier et parce que le courant sympathique s'établit plus facilement entre eux.

Quand le bourgeois aura vu l'ouvrier chez lui, qu'il l'aura vu dans l'abjection et la tristesse de son réduit, aimer comme lui-même à se grouper autour de son feu de houille, près de sa femme et de ses enfants, ne demander à la vie qu'un peu moins de misère, un peu plus de lumière et de repos, il comprendra que leurs aspirations sont semblables, que leurs sentiments et les idées qui les relient les hommes entre eux sont les mêmes. Il verra que la seule dissemblance qui les sépare est celle des manières et du costume. Il excusera la brutalité de ses plaisirs, son ivrognerie, qu'il traite de vice, quand il aura comparé l'obscurité glaciale des taudis où la misère enferme le pauvre avec l'éclairage et la chaleur des cabarets.

Il sentira bien qu'il y a là une injustice dont il profite, et alors naîtra en lui le désir de la réparer, la première lueur du devoir social. Ce ne sera pas la raison qui lui indiquera ce qu'il doit faire, ce sera son cœur qui le lui commandera; il voudra faire du pauvre son ami; abandon volontaire de ses privilèges, abandon facile puisqu'il ne sera pas dépouillé au profit d'un être qu'il déteste, mais qu'il partagera librement avec celui qu'il aura choisi. Et cela non pas par un sentiment de pitié, de charité injurieuse, car en de telles amitiés l'humilité de celui qui reçoit envers celui qui donne doit être écartée: la charité abaisse le bienfaiteur et l'assisté parce qu'elle les rend inégaux: l'amitié ne connaît pas l'inégalité.

Pourquoi d'ailleurs l'un aurait-il le pas sur l'autre? Ils gagnent tous deux à cette liaison. Si l'un voit ses souffrances allégées, si un rayon de cette lumière intellectuelle et morale dont un esclavage sans trêve l'a privé filtre jusqu'à lui, le bandeau des préjugés qui aveuglait l'autre tombera, et sa conscience troublée par le remords imprécis et vague de l'iniquité qu'il pressentait sera tranquillisée.

Ce sera donc une association, puisque de cette société chacun tirera un profit, et une association morale parce que cette œuvre de régénération mutuelle n'est pas seulement une répartition plus équitable et volontaire du nécessaire matériel. Le pauvre veut aussi sa part de bien-être moral et intellectuel; il veut vivre plus honnêtement, il veut savoir; il veut comprendre. Quand un foyer plus confortable le retiendra chez lui, qu'il n'aura plus besoin des poisons de la mine à poivre qui distribue l'inconscience et l'oubli, il voudra connaître ce qui est bien et ce qui est beau; quand il aura repris sa part de dignité, il voudra encore sa part d'intelligence. L'ami, l'associé moral lui fera faire ses premiers pas. Il le soutiendra dans cette recherche tardive que plus heureux il a pu faire au temps de sa jeunesse, quand d'autres travaillaient pour lui. L'amitié se confortera, dans cette marche commune vers la lumière, d'autant plus que les âmes deviendront semblables. C'est l'inégalité et la différence des goûts, bien plus que l'inégalité des fortunes qui séparent les hommes.

Voici donc ce qu'il faut faire: s'associer, s'unir, s'aider pour devenir semblables. Que chaque riche, chaque bourgeois ait des amis parmi les pauvres, parmi les ouvriers. Qui se rassemblera se rassemblera. C'est la marche vers l'égalité absolue, mais l'égalité consentie. C'est la marche progressive qui vaut bien le brusque et sanglant revirement qui trouve sa formule pratique dans ce précepte: Laissez-les souffrir, quand ils en auront assez, ils se révolteront.

H. D.

LA SCIENCE MORALE

(Voir nos 27 et 28)

M. Gustave Francolin, dans le dernier numéro de la *Coopération des Idées*, p. 400), m'impute une erreur historique sur l'origine des préceptes de justice et de charité; « ne faites pas à autrui ce que vous ne voudriez pas..., et faites à autrui, etc. » erreur que je n'ai pu commettre, par l'excellente raison que je n'ai ni affirmé, ni recherché l'origine de ces préceptes.

Je me suis borné à dire, (p. 370) que les devoirs de justice et de charité avaient été *pratiquement résumés par l'Évangile en ces termes*: « ne fais pas à autrui, etc. »

Des formules analogues ou semblables se retrouvent-elles dans trois discours d'Isocrate, dans le Mahabrata de Vyasa, dans le Lun-Yu et dans le Tchoung-Young des Chinois, seul peuple, au dire de votre savant correspondant, qui ait fait passer dans ses mœurs publiques la morale altruiste de ses philosophes ?

J'ai plus de confiance dans l'exactitude des citations de M. G. Francolin que dans l'altruisme des chinois.

Mais vos lecteurs, sans être plus que moi « dévoyés de la vérité historique par des falsifications chrétiennes » ni, je l'espère, par des falsifications ou des préoccupations antichrétiennes, non moins funestes à la vérité, vos lecteurs m'accorderont sans doute que l'Évangile a plus fait que le Mahabrata, le Lun-Yu et le Tchoung-Young, pour vulgariser et faire passer dans nos mœurs, plus peut-être que dans celles des chinois, les deux préceptes de justice et de charité.

J'ai donc pu sans manquer à la vérité historique, sans faire tort à la Grèce et à la Chine, dont les droits d'antériorité sont réservés, attribuer et emprunter à l'Évangile les deux préceptes qui résument toute la morale.

Quant à la distinction que M. G. Francolin établit entre la formule négative : Ne fais pas à autrui, etc., qui représenterait la justice absolue, et la formule positive : Fais à autrui, etc... *qui pourrait justifier tous les abus, le bien étant de sa nature indéfinissable*, elle ne me paraît pas fondée, du moins en morale pure.

Le bien ou le bonheur d'autrui, que nous commande la formule positive, n'est ni plus ni moins difficile à définir que le mal ou le malheur d'autrui que proscriit la formule négative.

Ce qu'on peut dire, c'est que dans l'ordre social la formule négative ou de justice est la seule qui justifie la sanction légale ou pénale.

Appliquer cette sanction à la formule positive ou de charité, c'est faire œuvre socialiste ou antisocialiste.

Si c'est là le danger qu'a voulu signaler votre correspondant, nous sommes parfaitement d'accord.

A. BELLAIGUE.

LES LIVRES QUI FONT PENSER

L'Esprit nouveau, par Léon Bazalgette.

(Société d'éditions, 4, rue Antoine Dubois.)

M. Léon Bazalgette appartient à la génération montante éprise de santé et de force. Ce qu'il entend par *esprit nouveau*, ce n'est pas l'esprit du passé, mais celui de l'avenir, celui qui devient. Comme il le dit, c'est, avant tout, l'« esprit d'action ». C'est lui rendre son sens véritable.

Le monde va changer. Les esprits libres s'aperçoivent enfin que la réalité de l'univers contient toute sa révélation. « De nouveaux yeux s'ouvrent sur une nouvelle terre. » Une conception autre s'élabore : « affranchissement de l'individu, retour aux voies de la nature, acheminement de l'humanité vers sa propre conscience, telles sont les grandes lignes du nouveau devenir. » Cette pensée domine toute l'œuvre de M. Bazalgette, et qu'on lise la *Vie littéraire*, la *Vie artistique*, la *Vie religieuse*, qui en sont les trois parties, on retrouve cette pensée toujours présente.

Il y a contradiction. « L'affranchissement de l'individu » s'oppose, il me semble, au « retour aux voies naturelles. » Le vouloir précède nécessairement l'action. Or vouloir, c'est dispenser ses impulsions nerveuses. Notre volonté ne se forme que par l'exercice constant de cet arrêt, que par un effort incessant sur nous-mêmes. L'inertie de la volonté détermine — je ne me place qu'au point de vue physiologique — les plus graves maladies mentales. Un homme qui retournerait complètement aux « voies de la nature » deviendrait promptement un aliéné, en supposant que la Société pût le supporter.]

Plus on *retourne* à ces « voies », plus on retarde l'affranchissement de l'homme, qui est devant nous, non en arrière, qui ne peut être réalisé que par l'« esprit nouveau », non par l'« esprit ancien ». S'affranchir, c'est devenir libre. Être libre, c'est exercer sa volonté. Pour être libre, il faut donc avoir une volonté, et s'en servir, ce qui est identique.

L'effort vers la vie est beau, mais plus beau encore l'effort pour agrandir la vie et l'élever. L'auteur a oublié que la vie spirituelle, idéale est de la vie matérielle évoluée, purifiée, développée, humanisée. Il a très bien vu que tout, dans l'univers, est intimement lié. Mais il n'a conçu cette liaison que dans l'espace, non dans le temps. Je crois qu'il n'a pas su s'imprégner suffisamment d'évolutionnisme. Ainsi, parlant du catholicisme, il dit : « né de la pourriture du paganisme... » Cette phrase est de combat, non de science. Le catholicisme est né d'autre chose, beaucoup plus pur, — et c'est ce quelque chose qu'il incorporera à notre idéal moderne.

Ce livre contient deux belles et puissantes études sur Zola et Bossuet. L'auteur reconnaît la très haute valeur de Zola, mais il lui reproche fort justement son étroit matérialisme, qui néglige, ou plutôt ignore l'âme universelle.

Ce qu'il y a de remarquable chez l'auteur, c'est un sens de socialité très développé. A travers l'individu il voit l'espèce, et au-delà des nations, l'humanité. Il s'élève même jusqu'à un vague panthéisme, mais cela, à mon sens, ne peut qu'obscurcir les idées très nettes de solidarité et d'humanité. « Comment ne pas reconnaître, dit-il, que l'expansion naturelle de l'individualisme, c'est-à-dire

l'ensemble des facultés distinctives et personnelles d'un individu, crée la solidarité, c'est-à-dire l'ensemble des facultés qui relie cet individu au reste de l'univers ; que la solidarité n'est que le produit naturel de l'individualisme ; que l'aboutissement de l'individualisme, c'est la solidarité, qui est elle-même un ferment d'individualisme, ou mieux encore, que l'individualisme n'est autre chose que de la solidarité virtuelle et la solidarité, autre chose que de l'individualisme virtuel ? Comment ne pas comprendre que la vie intérieure de l'homme, ce que nous appelons son individualisme, est à la fois base et produit de sa vie extérieure, c'est-à-dire solidaire, et inversement ? Ce n'est qu'à la suite d'étranges aberrations qu'on a pu concevoir des systèmes de philosophie sociale où la grandeur de l'individu dépendait de son isolement et d'autres où, au contraire, l'altruisme aboutissait à la négation de l'individu. Je crois que ces conceptions artificielles trouveront de plus en plus difficilement crédit et qu'une plus réelle interprétation des lois de la vie permettra de formuler une solution plus juste de ce débat sans fin. La pensée de demain, qui semble aussi éloignée d'ériger en Stylite l'individu que de l'anéantir pour l'illusoire bonheur de tous, concevra comme possible son épanouissement au sein de l'universel. »

Comme on le voit, le livre de M. Bazalgette vaut qu'on le lise et qu'on le discute. Et le penseur égale l'écrivain.

La Fièvre, par Louis Lumet

(P. V. STOCK, éditeur, 8-11, Galerie du Théâtre Français.)

Ce livre est le premier d'une série qui paraîtra sous le titre général : *Un jeune homme dans la société*. C'est d'abord, dans la *Fièvre*, la genèse émouvante d'une conscience, l'élaboration douloureuse d'une foi. Cela, au moment même où tout paraît sombrer dans la pourriture électorale. Car c'est bien ce qu'il y a de merveilleux dans la jeunesse, cette faculté de faire de l'espérance avec des dégoûts, de puiser l'énergie d'agir dans sa lassitude même d'une action qui fut vaine ou mauvaise. Je ne crois pas que M. Lumet ait eu l'intention de nous donner un roman psychologique ; mais cette formation troublante d'un caractère de jeune homme est fort bien observée.

Il y a, dans cette œuvre, de généreuses indignations. Les mœurs électorales sont décrites avec vigueur. Ces pages resteront. J'aime aussi la figure tragique du vigneron Jean Léclat, farouchement attaché à sa terre, et maudissant le fils, qui brise le lien familial et natal...

Devant la Vie, par Charles Max

(Bibliothèque artistique, 31, rue Bonaparte)

Livre tout vibrant de jeunesse et d'ardents espoirs. Une belle préface de M. Louis Lumet précède le frissonnant poème de M. Ch. Max.

Dans cette littérature qui éclot, rien qui puisse abaisser l'homme, ni l'avilir, ni troubler sa conscience. Elle affirme une force morale. Pour moi, je salue cette tendance nouvelle, comme on salue, après une nuit d'angoissants cauchemars, la blancheur indécise de l'aube.

Le Sublime, par Denis Poulot

(MARPON et FLAMMARION, éditeurs, 26, rue Racine.)

Ce livre est trop connu pour qu'il soit utile d'en faire un compte rendu. Il est

toujours d'actualité, hélas ! Plus que ne le croit l'auteur lui-même. On sait qu'il entend par « sublime » l'ouvrier paresseux et ivrogne.

M Denis Poulot nous dit, dans la préface de cette réédition, que l'instruction primaire, les écoles professionnelles, les bibliothèques populaires ont, depuis vingt ans, atténué le *sublimesme*. Malheureusement l'accroissement du nombre des cabarets, l'augmentation effrayante de la consommation de l'alcool, l'encombrement des asiles d'aliénés attestent au contraire une aggravation du mal.

C'est le fonds moral du peuple qu'il faudrait atteindre ; mais personne n'y tâche. On attend. On gémit. On implore l'Etat. On espère je ne sais quel bouleversement miraculeux. Quelques-uns le préparent. Et puis ? Est-ce que les décrets ou les coups de fusils nous donneront des principes, une idée directrice, des certitudes ?

Essai sur la Mécanique sociale, par le Dr Léon Winiarski

Pour donner une idée de la valeur de cette substantielle brochure le mieux est d'en publier quelques extraits. Plus tard nous reviendrons sur cette curieuse conception sociologique.

« Si la sociologie, nous dit tout d'abord l'auteur, se trouve encore entièrement dans le stade de la « littérature ennuyeuse », c'est parce qu'elle a échoué à embrasser le processus social comme un tout et à réaliser une unité de méthode. Chacun des auteurs s'attache à un des facteurs de l'évolution sociale — géographique, économique, intellectuel, moral, imitation, lutte des races, conscience de l'espèce, etc. — qu'il considère comme principal et suffisant pour tout expliquer. Il ne remarque pas que ces divers « facteurs principaux », loin de se contredire, concordent au contraire et ne présentent que des côtés partiels d'un même phénomène général ». Rien n'est plus juste. Cette critique peut s'appliquer à des sociologues éminents comme G. Tarde, J. Novicow, Le Bon, Gumplowicz, Lilienfeld, Worms, Nordeau, etc...

M. Léon Winiarski ajoute : « Pour sauvegarder l'unité de méthode, certains auteurs avaient recours aux analogies biologiques que présentent la Société et l'organisme. Nous serions loin de méconnaître la valeur qu'aurait pu avoir une méthode aussi cohérente et logique si ces analogies ne pêchaient par leur base. Les phénomènes biologiques et sociologiques, tout en provenant du même tronc évolutionniste, se différencient ensuite à tel point et présentent des caractères spéciaux si accusés que même des identifications mitigées — sans parler de celles qui sont complètes — ne peuvent satisfaire les exigences d'une méthode tant soit peu scientifique. D'autre part tous les phénomènes quels qu'ils soient — cosmiques, organiques ou sociologiques — sont soumis aux lois générales de la mécanique, et nous ne voyons aucune autre possibilité de l'application d'une méthode scientifique à la sociologie que d'y rechercher l'action de ces lois générales, comme le fait déjà en partie l'économie politique pure. »

L'auteur s'est donc proposé d'établir l'unité et la cohésion de la méthode sociologique. Il esquisse une théorie de l'équilibre économique et social. Il part du système d'économie politique pure. « La société, dit-il, est donc considérée par nous comme un agrégat d'individus molécules dont chacun est soumis à l'action de plusieurs forces qui sont les besoins de l'homme, ses désirs, qui tous ensemble tendent à procurer par leur interaction et à l'individu et à la société le maximum de satisfaction. Les principales entre ces forces qui sollicitent l'individu sont l'égoïsme et l'altruisme. » La société se peut donc représenter comme « un

agrégat schématique de molécules sollicitées par les forces (besoins fondamentaux). Pour chacun de ces besoins, il y a entre les individus une rivalité d'efforts qui aboutit à une série d'équilibres partiels, distincts pour chaque besoin. Il existe aussi une tendance à l'établissement d'un équilibre social général, quelque chose d'analogue au niveau idéal de l'océan. A mesure qu'un équilibre social tend à s'établir, toutes les forces agissantes sur le système, soit intérieures, soit extérieures changent; il doit donc s'établir un nouvel équilibre et ainsi de suite. C'est dans cette série consécutive d'équilibres statiques que consiste précisément l'évolution sociale qui peut être définie comme un équilibre mouvant. »

Les jeux des équilibres partiels de tout agrégat social produisent des utilités partielles qui peuvent être comparées les unes aux autres et constituent des parties de l'utilité sociale en général. « Il y a donc une source commune dont toutes ces formes sociales proviennent et qui permet d'établir entre elles tout un système de compensations et de comparaisons. »

C'est ce que M. Winiarski cherche à démontrer en examinant les transformations de l'énergie sociale. « La société, dit-il, est une totalité de fonctions organisées, mais non pas d'organes fonctionnant. C'est pourquoi elle est un mécanisme et non un organisme. Toutes les deux formes de l'énergie biologique, la potentielle et la kynétique, constituent l'énergie sociale. Cette dernière reçoit encore continuellement une partie de l'énergie du milieu extérieur, mais elle doit prendre une de ces formes de l'énergie biologique. »

Le substratum de transformation de l'énergie sociale est le passage de l'énergie biologique potentielle (attraction et répulsion, faim et amour), en énergie biologique kynétique (économique, politique, juridique, morale, esthétique et intellectuelle).

Certains phénomènes amènent la transformation des énergies biologiques en formes sociales. Ce processus détermine la destruction des races supérieures. Il y a donc progressivement « extinction des différences entre les énergies potentielles biologiques et réalisation du maximum d'utilité subjective d'un agrégat social fermé. C'est ainsi que toute la différence des énergies potentielles se transforme en énergies kynétiques, en formes diverses de conscience chez les individus, en complication dans leurs mouvements et dans la structure sociale. »

Ainsi s'expliquera par la même méthode la statique sociale. L'auteur arrive ici à des conclusions socialistes. Comme nous l'avons dit plus haut, nous reviendrons sur cette théorie ingénieuse.

G. DEHERME.

Nous avons reçu :

Rapport sur l'Education populaire en 1896-97, par Edouard Petit (Imp. Nationale). — Le rapport très bien documenté de M. Edouard Petit note l'effort superbe de tout un peuple vers son émancipation morale et intellectuelle. C'est le meilleur des bulletins de victoire. En un an, 30.000 cours populaires ont été professés un peu partout, 100.000 conférences ont été faites. Voilà le terrain bien préparé pour l'action morale. Saurons-nous le fertiliser, y semer à pleines mains notre idéal de justice et de liberté ?

L'Enfance du Christ. (Le Cycle Berlioz), par J.-G. Prod'homme, une broch. 1 fr. (Edition du *Mercur de France*, 15, rue de l'Echaudé-Saint-Germain). — Curieuse étude historique et critique sur l'œuvre de Berlioz.

La Chair triomphe, par Edmond Rimé et Henry Bassères (Bibliothèque d'Art

de la *Critique*, 50, boulevard Latour-Maubourg). — Un acte symbolique sur ce sujet éternel : la lutte de la mort et de la vie, de l'esprit et de la chair. La vie triomphe, disent les auteurs. Ils ont raison. La chair triomphe, ajoutent-ils. Et ils se trompent. Mais il convient d'ajouter que cette erreur est développée joliment, en une langue harmonieuse et riche.

La Jeunesse, par Louis Guétant (Annonay).

De l'Union des peuples, par M^{me} Destriché (Château du Loir).

Enquête sur les législations relatives au droit d'association. (Circulaires du Musée social, nos 21 et 22, série A. — 5, rue Las Cases).

Eugène Pottier et son œuvre, par Ernest Museux, un vol. 1 fr. (Librairie socialiste, 51, rue St-Sauveur).

Mise en valeur de notre empire colonial par le soldat laboureur marié faisant souche, par F. Martin-Ginouvier, une broch. 1 fr. (Challamel, éd., 17, rue Jacob). L'auteur explique les inconvénients de la colonisation administrative, mais il démontre moins bien les avantages de celle qu'il propose. Socialement, les colonies sont des milieux inférieurs où, seuls, peuvent vivre, prospérer et se multiplier les individus inférieurs, qui sont un embarras et un danger pour nos civilisations.

De la vision provoquée chez les aveugles, par Marius Decrespe (Imp. Arboin, 126, rue Thiers, à Troyes).

Guerre et Christianisme, par Jean de Triac, un vol. 3 fr. 50. (Firmin-Didot, éd., 56, rue Jacob). L'auteur est un croyant qui s'étonne de voir des chrétiens justifier le meurtre et le vol. C'est au nom de Dieu, au nom de l'humanité, qu'il proclame, dans son beau livre, l'idéal de paix et de fraternité. En fait, hélas ! il en est tout autrement. L'histoire des religions est celle de la guerre. L'absolutisme appelle la violence. Le positivisme seul, en donnant une conscience à l'humanité, en affirmant le relativisme, peut créer un esprit pacifique universel. M. de Triac est donc, ce me semble, en contradiction avec lui-même. Mais cet illogisme est respectable. L'humanité est au-dessus d'un raisonnement plus ou moins serré, — au-dessous de la logique froide d'un Père Ollivier.

Exposé du Naturisme, par Eugène Montfort. (Editions de la *Lutte*, 36, rue Longue-Vie, à Bruxelles).

Les Grands Artisans de l'Arbitrage et de la Paix. Reproduction du superbe tableau de Danger, actuellement au salon (salle 25, tableau n° 562), suivi d'une courte et intéressante notice historique.

Nous avons reçu pour nos groupes : Précédemment, 166 fr.; de M. Gaston Moch, 10 fr.; Denoyel, 1 fr.; F. Buisson, 10 fr.; Th. Sueur fils, 10 fr.; F. Martin-Ginouvier, 2 fr.

Vient de paraître à Toulouse : le *Midi fédéral*, littéraire et social. La cause que défend ce journal est belle. C'est celle de la France régénérée, libre. Mais pour cela même nous eussions voulu qu'elle fût plus largement comprise sous ce titre : la *France fédérale*. Fédération n'est pas séparation, ni division. Elle implique, au contraire, la solidarité nationale.

Le Directeur-Gérant : G. DEHERME.

Imprimerie de la *Coopération des Idées*, à MONTDIDIER (Somme).

LA COOPÉRATION DES IDÉES

pour l'Enseignement supérieur et l'Education Ethique-sociale du Peuple

Groupe A. — 19, rue PAUL-BERT, 19

(Causeries tous les soirs, de 8 heures TRÈS PRÉCISES à 10 heures)

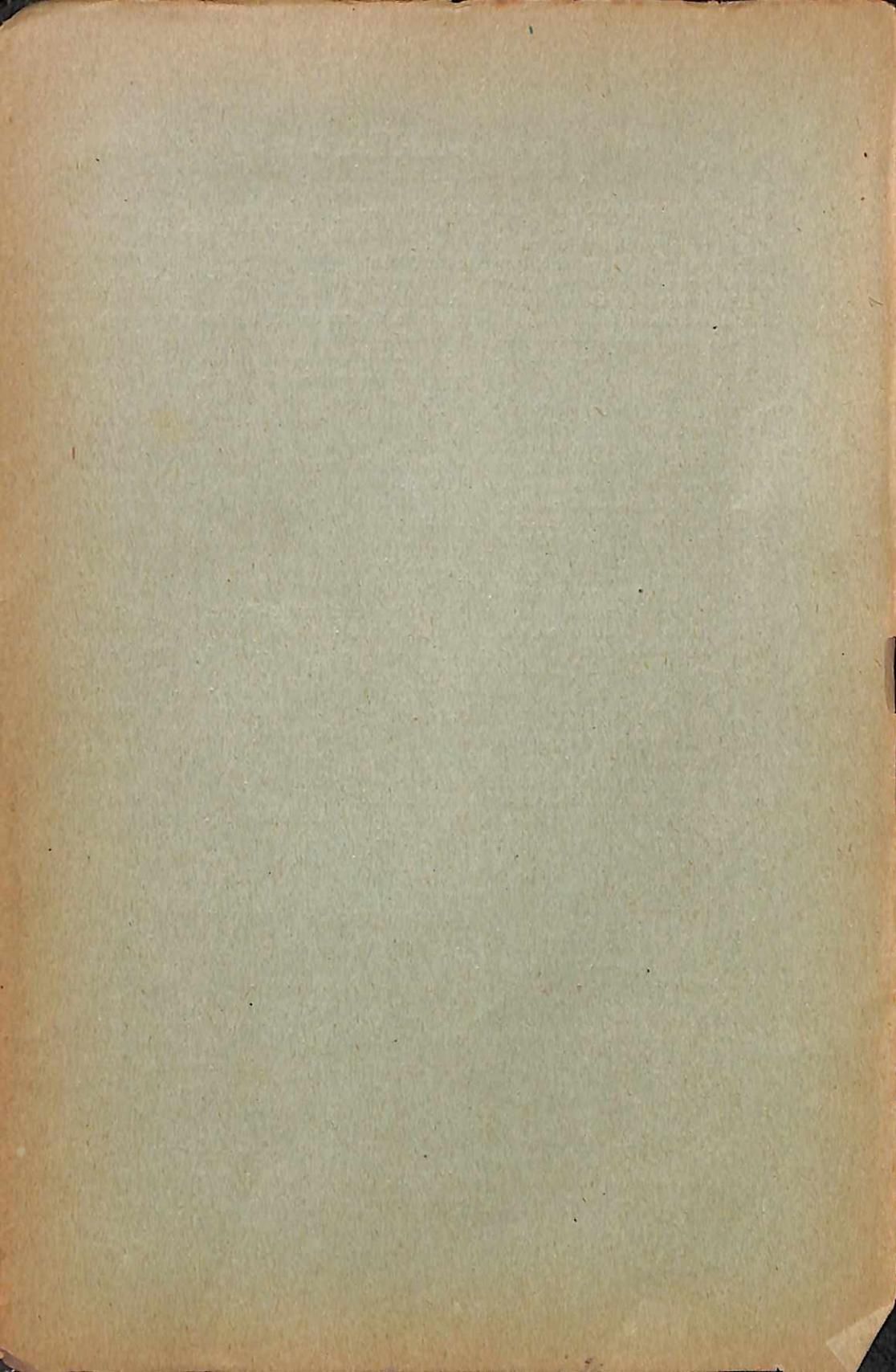
PROGRAMME DU MOIS DE JUIN 1898

- Mercredi 1^{er} juin. — M. **Paul Desjardins**, professeur au lycée Condorcet : Les grands livres de l'Humanité (2^e causerie).
- Jeudi 2 juin. — M. **Ch. Wagner**, pasteur : En famille ; Jeunes et vieux.
- Vendredi 3 juin. — M. **Emile Trolliet**, professeur de rhétorique au collège Stanislas : La Poésie civique en France depuis 1789 (3^e causerie).
- Samedi 4 juin. — M. **L. March**, ingénieur à l'Office du travail : Le mouvement perpétuel (2^e causerie).
- Lundi 6 juin. — M. **Henry Bérenger**, homme de lettres : La littérature et la politique en France depuis 1789 (3^e causerie).
- Mardi 7 juin. — M. **Léon Cahen**, agrégé d'histoire et de géographie : Le parti républicain en France depuis 1789.
- Mercredi 8 juin. — M. **Camille Léger**, agrégé de philosophie au collège de Beauvais : La théorie de Schopenhauer sur l'amour (3^e causerie).
- Jeudi 9 juin. — M. **Victor Charbonnel**, homme de lettres : L'organisation des coopératives dans le socialisme belge.
- Vendredi 10 juin. — M. **Henri Mazel**, docteur en droit : Histoire de la civilisation (3^e causerie).
- Samedi 11 juin. — M. **Festy**, chargé de mission du « Musée Social » : La grande grève des dockers de Londres en 1889.
- Lundi 13 juin. — M. **Paul Charton**, homme de lettres : Le théâtre en France, son histoire et sa fonction sociale.
- Mardi 14 juin. — M. **Th. Sueur fils** : Marc-Aurèle.
- Mercredi 15 juin. — M. **Camille Léger** : La théorie de l'union libre (4^e causerie).
- Jeudi 16 juin. — M. **Pierre Lasserre**, professeur de philosophie : La chanson française.
- Vendredi 17 juin. — M. **Emile Trolliet** : La poésie civique en France depuis 1789 (4^e causerie).
- Samedi 18 juin. — M. **Lucien Le Foyer**, licencié ès-lettres, avocat : La solidarité dans la cité moderne.
- Lundi 20 juin. — M. **Henri Mazel** : Histoire de la civilisation (4^e causerie).
- Mardi 21 juin. — M. **Léon Cahen** : Le parti républicain en France depuis 1789 (2^e causerie).
- Mercredi 22 juin. — M. **Louis Marin**, secrétaire de la société de géographie commerciale : Evolution de la famille.
- Jeudi 23 juin. — M. **Paul Charton** : Le théâtre en France, son histoire et sa fonction sociale (2^e causerie).
- Vendredi 24 juin. — M. **André Jacquemont**, avocat à la Cour : Les grandes invasions en France.
- Samedi 25 juin. — M. **Henry Bérenger** : La littérature et la politique en France depuis 1789 : Les poésies sociales de Victor Hugo.
- Lundi 27 juin. — M. le D^r **Marie** : La vie d'un savant.
- Mardi 28 juin. — M. **J.-A. Cree**, médecin : Auguste Comte et ses doctrines.
- Mercredi 29 juin. — M. **Camille Léger** : Le droit de l'enfant à la monogamie (5^e causerie).
- Jeudi 30 juin. — M. **Léon Cahen** : Le parti républicain en France depuis 1789 (3^e causerie).

LES DAMES SONT ADMISES

Tous les mois nous publierons la liste de nos causeries. — On s'inscrit tous les soirs de 8 à 10 h. 19, rue Paul Bert.

Le droit d'inscription est de 0,50 c. par mois



A LIRE

- L'Arbitrage entre Nations*, 10, rue Pasquier.
Le Bulletin de l'Union pour l'Action morale, 6, impasse Ronsin.
La Revue Naturiste, 99, rue Jouffroy.
L'Humanité Nouvelle, 5, Impasse du Béarn.
La Revue de la Société d'Etudes philosophiques et sociales, 15, rue Racine.
L'Art et la Vie, 14, rue du Helder.
Les Archives d'anthropologie criminelle, 78, rue de l'Hôtel-de-Ville, Lyon.
La Revue Philosophique, 108, bd St-Germain.
La Revue Internationale de Sociologie, 16, rue Soufflot.
Revue de la Prévoyance et de la Mutualité, 78, rue Bonaparte.
Les Temps nouveaux, 140, rue Mouffetard.
L'Ermilage, 16, rue du Sommerard.
L'Essor, 4, boulevard Henri IV.
La Revue Socialiste, 78, passage Choiseul.
La Revue Occidentale, 10, rue Monsieur-le-Prince.
La Résurrection, à Saint-Raphaël (Var).
L'Alcool, 3, rue de Pontoise.
La Paix par le Droit, 13, rue Soufflot.
La Lumière, 96, rue Lafontaine.
Simple Revue, 41, boulevard Haussmann.
L'Effort, 8, rue Ingres, Toulouse.
Le Livre, 7, passage Jouffroy.
Le Moniteur des Syndicats ouvriers, 6, rue des Quatre-Vents.
La Revue de Statistique, 28, rue de Grammont.
Manuel général de l'Instruction primaire, 79, boulevard Saint-Germain.
Le Midi fédéral, 1, place du Capitole, à Toulouse.
La Philosophie de l'avenir, 90, rue Marie-Thérèse, Bruxelles.
La Science sociale, 56, rue Jacob.
La Revue encyclopédique, 17, rue Montparnasse.
Le Devenir social, 16, rue Soufflot.
Le Bulletin de l'Office du travail, 5, rue de Mézières.
La Rénovation, 104, rue de Rosny, à Montreuil-sous-Bois.
La Revue idéaliste, 21, rue Saint-Dominique.
La Revue scientifique et morale du Spiritualisme, 5, rue Manuel.
La Revue du Brésil, 56, rue Saint-Georges.
Le Bulletin des Sommaires, 44, rue Beaunier.
L'Humanité intégrale, 20, avenue Trudaine.
L'Initiation, 5, rue de Savoie.
Les Petits Plaidoyers contre la Guerre, à Fontenay-sous-Bois.
L'Enclos, 17, rue Guénégaud.
Le Solidariste, 33, rue Bonaparte.
Le Réformiste, 18, rue du Mail.
La Revue Méridionale, 3, rue Victor-Hugo, Carcassonne.
Cronache del Rinascimento Etico-sociale, Venezia.
Annales de l'Institut des Sciences Sociales, 11, rue Raveinstein, Bruxelles.
La Libertà e la Pace, 2, Piazza Ponticello, Palerme.

LE COURRIER DE LA PRESSE

PARIS — 21, Boulevard Montmartre, 21 — PARIS

Directeur: A. GALLOIS

Le COURRIER de la PRESSE lit 6,000 journaux par jour